



Marguerite Paranhos da Silva (1911-2001) Secrétaire générale de la Société suisse des Américanistes



S'il est quelqu'un à qui la Société suisse des Américanistes était à même de s'identifier comme lui étant redevable de ses acquis et de son essor, c'est bien Marguerite Paranhos da Silva, sa chère secrétaire générale durant trois décennies.

Secrétaire générale de 1949 à 1979 bien sûr, mais aussi et tout à la fois, membre fondatrice, éditrice du Bulletin, bibliothécaire, archiviste et infatigable animatrice jusque dans les années quatre-vingt dix.

Marguerite Paranhos da Silva, c'était l'âme de la société, sa cheville ouvrière.

Sa chère institution, elle l'a proprement portée à bout de bras, conduite à maturité, jusqu'à ce que, la voie étant tracée, elle fut certaine que d'autres prendraient le relais, assureraient la continuité.

Rappelons aussi que c'est en grande partie à elle et à son mari, Maurice Paranhos da Silva, vice-consul du Brésil, puis fonctionnaire à l'OIT, passionné d'histoire et de culture indigène, que l'on doit la création de la Société. En effet, soucieux de faire avancer les sciences américanistes, ils firent tant et si bien que sous leur impulsion et avec l'appui du Professeur Eugène Pittard et en étroite collaboration avec Marguerite Lobsiger-Dellenbach, directrice du Musée d'ethnographie, fut créée en 1949 à Genève la Société suisse des Américanistes. Outre les personnes déjà mentionnées, s'y distinguèrent très tôt, par leurs conférences ou exposés, Georges Barbey, Jean Gabus, Georges Lobsiger, René Naville ou encore Hans Dietschy et le révérend W. Schmidt.

Ce premier petit groupe de membres fondateurs qui s'était fixé des objectifs bien définis – réunir les personnes s'intéressant à la connaissance des trois Amériques, offrir à ses membres l'occasion d'entrer en contact avec les sociétés scientifiques similaires, encourager les échanges culturels entre la Suisse et les pays du Nouveau Monde, constituer une bibliothèque, encourager les études américanistes –, il appartient à Marguerite Paranhos de le fédérer et de lui donner sa légitimité.

Pour ce faire elle œuvra sans relâche à la rédaction et à la diffusion d'un Bulletin, et, en parallèle, grâce aux échanges ainsi obtenus, à la constitution d'un outil de travail de première importance: la bibliothèque. Grâce à elle ce sont près de 160 mémoires originaux qui ont pu être publiés dans le Bulletin de la Société, mais ce sont aussi des milliers d'ouvrages, d'articles ou de tirés à part qui ont été minutieusement dépouillés.

Ceux d'entre nous qui l'ont connue gardent de Marguerite Paranhos da Silva le souvenir lumineux d'une personne toute de charme, de distinction et d'esprit d'entreprise. A la Secrétaire générale va l'expression de notre énorme reconnaissance.

Daniel Schoepf



Frédéric Engel (1908-2002)



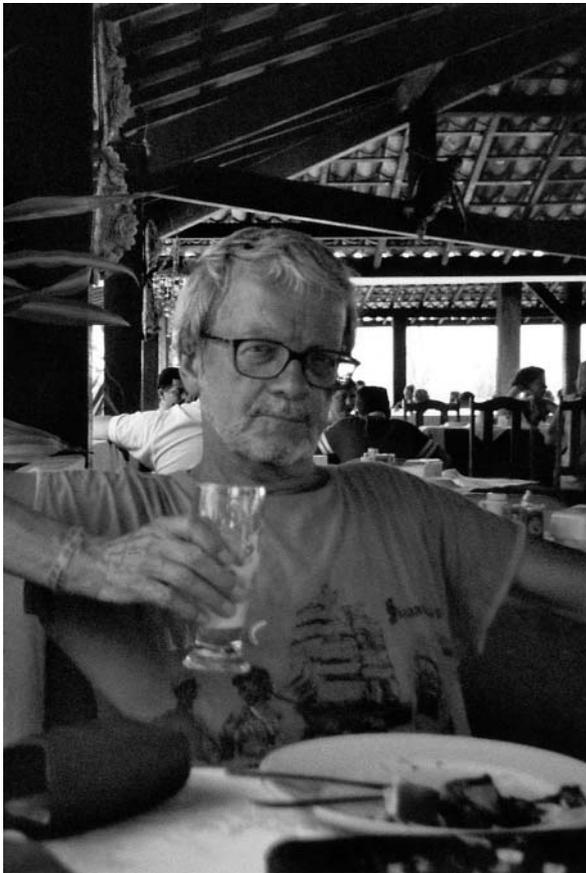
l'œuvre scientifique d'Engel. J'y renvoie donc les lecteurs désireux de mieux connaître cette œuvre. Je rappelle ici simplement les grandes lignes d'une vie que je connais bien puisque Frédéric Engel était le frère de ma mère et aussi celui qui, le premier, me donna mon goût pour l'américanisme. Il était de nationalité française, mais passa toute son enfance et son adolescence à Lausanne où ses parents vivaient. Son milieu familial et ses goûts personnels le prédisposaient déjà à suivre une carrière anthropologique. A ce propos il me raconta deux souvenirs significatifs. Il eut comme ami de collège Alfred Métraux, avec qui il faisait, dans le jardin familial, des expéditions de chasseurs-cueilleurs, allant notamment prendre des jeunes corbeaux dans leurs nids... Et il manifesta très tôt un goût pour les fouilles archéologiques, faisant même un grand trou dans la cave de sa maison, qui ne fut pas du tout du goût de son père ! Il venait d'une famille d'industriels de Mulhouse qui étaient en même temps de grands collectionneurs d'objets du passé. Le frère de son grand-père, Arthur Engel, était un numismate, qui est encore connu aujourd'hui. Frédéric Engel commença par faire des études juridiques à l'Université. Pendant plusieurs années il exerça le droit et fut dans les affaires à Paris, mais il suivait aussi des cours à la Sorbonne où il obtint un doctorat en archéologie. En 1952, il émigra avec sa famille au Pérou et commença la carrière que l'on connaît. Il fit, dès les années soixante, plusieurs découvertes de première importance sur des civilisations pré-céramiques dans des sites comme El Paraiso, Chimbote, Paracas. Dans cette dernière localité, il fonda un musée, où maintenant ses restes ont été enterrés et où un monument lui a été élevé. Professeur à l'Université Agraire du Pérou, son intégration dans ce pays se marqua notamment par le fait qu'il fut pendant plusieurs années maire du District de La Molina à Lima. Il légua toute sa bibliothèque scientifique à l'Institut Français d'Etudes Andines de Lima. A son épouse Elizabeth Engel d'Aubigny, qui vit toujours au Pérou, et à ses descendants, nous manifestons toute notre sympathie.

Nous avons eu cette année la tristesse de perdre Frédéric Engel, archéologue bien connu du Pérou, ami de notre Société et contributeur de son Bulletin. Il se trouve que le présent numéro contient, dans le cadre de sa thématique particulière, le texte d'une conférence donnée par Monsieur Leonid Vellarde sur

Louis Necker



Jean Louis Christinat



*Mas a saudade não deixa
O coração de quem ama*

La nostalgie n'abandonne pas
Le cœur de celui qui aime
Gonçalo FERREIRA DA SILVA

Né à Genève en 1933, Jean Louis Christinat s'envole vingt-quatre ans plus tard vers Rio de Janeiro où il travaille durant une année comme décorateur d'un grand magasin. Il s'attache à l'esprit *carioca* (nom des habitants de Rio) et décide de continuer sa découverte du Brésil en allant à la rencontre des tribus du Mato Grosso. Ces expériences, il les livre dans plusieurs articles consacrés aux indiens Xavantes en 1959, aux Kamayura et aux Kayapo en 1960. Dès lors son intérêt pour les Indiens ne faiblira plus. Revenant à Genève, il partage son amour du Brésil en donnant des conférences tout public, refusant de pratiquer une ethnologie réservée à une élite. Il retournera au Brésil peu de temps après en proie à une terrible *saudade*. Son retour en Suisse n'aura lieu qu'en 1962. L'année suivante il effectuera quelques reportages au Liban, en Egypte, en Grèce et en Israël.

En 1964 le Musée d'ethnographie de Genève lui propose de partir dans les Andes péruviennes. Il accepte sans hésiter et restera trois ans. A son retour à Paris, il obtient une licence en ethnologie. Encouragé par Claude Lévi-Strauss à poursuivre son étude, il obtient une aide financière de la Société Suisse des Sciences Humaines et retourne au Pérou. En 1979, il obtient son doctorat sur la parenté rituelle dans une communauté andine, à l'Université de Paris X.

Jean Louis Christinat fut très prolifique et publia environ soixante-dix articles sur le Pérou, comprenant des thèmes tels que l'alimentation, la démographie, le développement, la grossesse, la naissance, le parrainage et les transports. Cependant sa majeure contribution revient au Brésil, puisqu'il n'écrivit pas moins de 160 articles concernant principalement les différentes tribus parmi lesquelles il avait vécu, mais également les portraits de personnages croisés au fil des années. Il n'hésite pas à prendre la plume pour défendre les Indiens comme le confirment les titres suivants: «*Avant que les derniers Caraja ne disparaissent*», «*Les civilisés sont-ils bien ceux que l'on pense ?*». Jean Louis Christinat ne cachait jamais son admiration pour les Indiens, même s'il ne parlait pas facilement de ses expériences parmi eux.

J'ai rencontré Jean Louis Christinat à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel où il y enseignait la méthodologie et la technologie culturelle, mais nos liens se resserrèrent lors du voyage d'études que nous avons



effectué au Brésil en 1993, en compagnie de quatre autres étudiantes et d'un assistant. Cette expérience nous marqua de part et d'autre, tant par le choc culturel que par la difficulté de participer à une enquête de terrain en groupe. A notre retour en Suisse et au fil des années, cette aventure commune nous rapprocha et Jean Louis Christinat montra toujours de l'intérêt pour chacune d'entre nous, soit en nous téléphonant régulièrement, soit en partageant un copieux repas, sans oublier une petite *caipirinha*. Ces moments de partage exacerbèrent notre sentiment de *saudade* et permettaient de nous évader vers le Brésil. Après sa retraite, nous continuions de nous voir de temps en temps et je me souviens qu'il m'avait avoué que le contact avec les étudiants lui manquait terriblement.

Son temps libre, il le mettait à profit en traduisant les livrets de *literatura de cordel* composés par des poètes populaires brésiliens. Tâche ardue, à laquelle Jean Louis Christinat s'attachait sans relâche, comme si le fait de traduire les vers en alexandrin, était devenu le rituel quotidien qui le rattachait au Brésil.

Que dire de son immense admiration pour ces poètes qu'il retrouvait chaque année lors de ses voyages ? Son parcours annuel le ramenait auprès des gens qui comptaient pour lui et son amour du Brésil provenait des relations amicales qu'il avait su y établir.

Aujourd'hui demeure sa collection de *folhetos* (livrets de *literatura de cordel*) qui témoigne de la vivacité des thèmes d'actualité, lesquels arborent une dimension typiquement brésilienne en prenant vie grâce aux troubadours du Nordeste. Ces petits livrets sont très appréciés des familles qui se réunissent pour écouter les vers en alexandrin.

Gonçalo Ferreira da Silva, poète, voulait que l'Académie Brésilienne de *Literatura de cordel* soit née d'une inspiration très pure : celle d'enrichir la culture. Je pense que son vœu s'est réalisé. Le pont jeté par deux amis entre le Brésil et l'Europe continue d'unir les deux mondes pour les générations à venir.

Belén Nión